

vent constater par eux-mêmes l'exactitude du bulletin quotidien de la *Gazette de Madrid*, annonçant officiellement l'état satisfaisant de la santé de la Reine.

—Le résultat des élections, connu pour un grand nombre de provinces, est entièrement favorable au Ministère. M. de Villota et quelques autres monarchiques purs sont cependant nommés dans certains collèges.

De nombreuses réclamations se sont adressées au Gouvernement à l'occasion de certains actes de l'autorité politique pendant la lutte électorale.

On remarque, parmi les députés dont la nomination est certaine, presque tous les orateurs et hommes éminents du parti modéré : MM. Martinez de la Rosa, Alcalá Galiano, Narvez, Casa Iruj, Santiago de Tejada, défenseur de l'Église aux Cortès de 1840.

ALLEMAGNE.

Presbourg, 18 septembre.— De nouveaux troubles ont eu lieu dans les environs de la ville. Le chef des turbulents était le fils d'un grand homme. On n'a pu l'arrêter à cause du privilège de la noblesse. C'est en vain que les bourgeois se sont plaints auprès du président de la Diète. Le 18 septembre, les jeunes avocats, généralement les fauteurs des désordres, furent maltraités par des garçons bouchers.

ÉTATS-UNIS.

—En attendant que nous ayons à enregistrer les bulletins de la lutte présidentielle, qui vient de s'engager et qui sera terminée le 12, il n'est pas sans intérêt de remonter dans le passé pour y chercher quelques précédents, sinon importants, au moins curieux sous le rapport historique. Le peuple des États-Unis n'a encore été appelé que quinze fois à élire le premier magistrat de l'Union, et l'honneur de monter au fauteuil présidentiel n'a encore été accordé qu'à dix citoyens, y compris John Tyler, le président *accidentel*. Ce sont : George Washington, John Adams, Thomas Jefferson, James Madison, James Monroe, John Quincy Adams, Andrew Jackson, Martin Van Buren, William Harris et John Tyler. Cinq de ces dix présidents ont été réélus et ont occupé la présidence pendant huit années ; trois ont vainement demandé leur réélection : ce sont les deux Adams, qui, seuls, ont représenté le parti whig sur le trône républicain, et M. Van Buren, le seul président démocrate qui n'ait pu fournir ses deux courses quadriennales. Vient enfin le général Harrison, qui seul, a eu le triste honneur de mourir dans le lit présidentiel, et John Tyler, le seul vice-président qui soit encore monté héréditairement au fauteuil. En ne tenant pas compte de l'élection actuelle, nous ne trouvons que vingt noms sur la liste des candidats qui se sont successivement disputé la présidence. Nous ne citerons, parmi ceux qui ont toujours été vaincus, que Henry Clay, qui, en 1824, ne reçut que 37 votes présidentiels, et 49 en 1832. Depuis 1824, d'ailleurs, Henry Clay s'est toujours mis sur les rangs. Mais en 1828, en 1836 et en 1840, la convention whig de Baltimore a refusé de sanctionner sa candidature.

Il n'y a eu que 9 vice-présidents dont voici les noms : T. Polkney, Aaron Burr, George Clinton, Elbridge Gerry, D.D. Tompkins, John C. Calhoun, Martin Van Buren, Richard M. Johnson et John Tyler. Un seul des vice-présidents est devenu président par suite d'une élection ; c'est M. Van Buren. Il est d'ailleurs à remarquer que jamais aucun parti n'a officiellement offert la candidature présidentielle à un vice-président, excepté à M. Van Buren.

Ce n'est que de 1796 que datent les usages et coutumes électoraux dont nous parlons plus haut.

Courrier des États-Unis.

ESQUISSES MARODAINES.

Au mois d'août 1839, un bateau à vapeur de la marine anglaise entra dans le port de Tanager, il apportait des dépêches pressées au consul britannique : le consul prit connaissance de la missive ministérielle, il la transmit à son fils, John Drummond Hay.

John Drummond était jeune, avide de voir du nouveau ; il résidait depuis plusieurs années au milieu des Mangrabins ; il connaissait parfaitement leur langue, dont la prononciation ressemble fort à celle des hyènes et des chakals : sa mission devait s'accomplir sans délai ; il s'agissait d'acheter un cheval pour la reine Victoria, et ce cheval, on le voulait aussitôt, tout de suite, à l'instant ; une jeune souveraine, une jeune reine, n'a jamais le temps d'attendre ; ses caprices doivent être satisfaits avant qu'ils aient été formés.

Quittant aussitôt Tanager, le plénipotentiaire de la Grande-Bretagne courut à Larache, à Rebat, à Mogador, cherchant partout un coursier digne d'un tel honneur : le trouvait-il ? peu nous importe : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il eut maintes occasions d'étudier de près un peuple qu'une bien faible distance sépare de l'Europe, mais que ses habitudes et ses mœurs en éloignent plus que s'il était situé aux Antipodes.

A peine était-il en route, qu'il rencontre un groupe de chasseurs armés jusqu'aux dents : sabre, poignard et pistolets à la ceinture, lance d'une main et fusil de l'autre, ces messieurs allaient dire quelque chose à un lion ; le chef de la troupe n'avait que quatre doigts à la main droite.

—Où avez-vous été mutilé de la sorte ?

—Il y a longtemps, je retournais un soir au village dont mon père

était sheik ; je traînais après moi, et non sans peine, la peau d'un énorme lion ; je la jette aux pieds de mon père, je lui raconte comment, accostant seul et face à face ce terrible ennemi, je l'ai battu d'un coup de feu ; je montre avec orgueil le trou qu'avait fait ma balle au milieu du front ; je m'attendais à quelques éloges. "Mon fils, me demande le sheik, avec quel doigt as-tu pressé la détente de ton fusil ? — Avec celui-ci, répondis-je. — Pose le sur cette table ; pas avec les autres ; bien, comme cela." Et mon père, tirant son couteau, m'abat aussitôt ce même doigt avant que je n'aie pu soupçonner quelle était son intention. "Je te coupe ce doigt, mon bien aimé, afin que tu te souviennes mieux à l'avenir de ne plus attaquer de lion avec une pareille imprudence ; tu succomberas bien vite à pareil métier, et ta vie m'est plus chère que la possession de mille, de dix mille peaux de lion."

Je trouvais la leçon un peu rude, mais elle était donnée ; je n'avais rien à répondre.

—Il doit être dangereux de voyager la nuit dans un pays peuplé de bêtes féroces, observa l'Anglais.

—Non, répliqua l'Arabe, il est presque sans exemple que le lion attaque le premier ; seulement, gardez-vous bien de l'irriter, de le provoquer ; il se met facilement en colère. Je me suis maintes fois croisé en route avec ces *crins jaunes* ; ils se sont arrêtés, ils m'ont regardé sans rien dire ; voyant que je ne m'occupais pas d'eux, ils ont continué leur chemin. En pareil cas, passez hardiment, sans presser, ni ralentir votre démarche, comme si vous n'aviez rien vu.

Forcé de se séparer de ces *lioncides*, afin de suivre la route qui le menait à Larache, M. Drummond ne put continuer cette conversation. Il trouva à Larache toute la marine du Maroc ; elle consistait en une corvette et deux bricks, ci-devant bâtimens marchands achetés à des Européens, et tout étonnés d'être devenus bâtimens de guerre ; ajoutez une goëlette, une seule et quelques chaloupes canonnières. Aucun de ces navires n'était en état de prendre la mer. Le *palacio* du consul, en dépit de son titre pompeux, était une misérable baraque ; il s'y trouvait cependant, chose peu commune, une chambre ayant une fenêtre ; quant aux vitres, on ne sait ce que c'est. Deux chaises et un tapis constituaient un ameublement d'une somptuosité tout à fait inusitée.

Afin d'employer son temps dans cette triste cité, où il fallut passer quelques jours, notre voyageur fit venir chez lui des *eisowy* ou dormeurs de serpents, qu'il rencontra dans une de ses promenades ; il leur demanda un échantillon de leurs talens.

Ces jongleurs étaient au nombre de quatre : trois d'entre eux commencèrent aussitôt à souffler dans une sorte de flûte d'où s'exhalait les sons les plus discordans qui aient jamais ensanglanté l'oreille humaine ; leur camarades ayant posé par terre un panier, dansait tout autour, exécutant des pas d'un genre inconnu à l'Opéra ; soudain il s'arrête, il plonge son bras nu dans le panier, il en tire un serpent de l'espèce la plus dangereuse, une *cobra-cupella* très-gros, très-long, tout noir ; il le tourne et le retourne, il l'entrelace autour de sa tête comme s'il chiffonnait un turban, il s'en fait un collier, une écharpe, un bracelet. Il le jette ensuite à l'autre bout de l'appartement, il sort du panier deux *leffas*. Le *leffa* est un serpent éminemment vénéneux, il est d'une vilaine couleur rousse, désagréablement relevée de taches noires ; il n'est pas de bien grande taille, un mètre tout au plus, il est d'une obésité prononcée. Placés à terre à quelque distance du jongleur, les deux *leffas* se dressent sur leurs queues, écoutent la musique d'un air de satisfaction, et la gueule ouverte, suivent d'un œil de flamme les mouvemens du danseur, ils s'efforcent de le mordre ; toutes les fois qu'ils le jugent à portée, ils allongent avec une rapidité supérieure à celle de l'éclair la tête, le cou, le corps, tandis que leur queue reste immobile et comme clouée au même endroit. L'*eisowy* leur oppose les plis de son manteau, il prend ensuite un des reptiles par le cou, il le force à danser avec lui ; le *leffa* tourne, saute, cabriole, il va crever de rage ; le jongleur prend ce moment pour lui mettre un petit bâton dans sa gueule grande ouverte et qui s'ouvre plus que jamais. Voyez la mâchoire du serpent ; ses crochets s'agitent convulsivement, une substance visqueuse, huileuse, affreuse, d'un vert noirâtre, en découle en abondance ; en comparaison de ce liquide-là, une solution saturée d'arsenic serait de l'eau sucrée. C'est précisément ce moment que le jongleur choisit pour livrer au serpent son bras sans défense. Celui-ci s'y cramponne aussitôt avec fureur, le sang coule, le Maure hurle comme s'il ressentait une douleur des plus cruelles ; il force enfin le reptile à lâcher prise. Portant ensuite son bras à sa bouche, il presse un moment de ses lèvres l'endroit blessé, il finit par tomber, comme accablé de fatigue.

L'Anglais craignait d'avoir été pris pour dupe ; il soupçonnait la